

CRITIQUES



A large, close-up portrait of Nicolas Bouchaud with his hair styled upwards. The magazine title 'Télérama | Sortir' is overlaid at the top. In the top left corner, it says 'LE GUIDE CULTUREL DU GRAND PARIS'. At the bottom, the text 'NICOLAS BOUCHAUD LA SCÈNE EN PARTAGE' is prominently displayed. On the left side, there is a vertical text: 'PAGES SPÉCIALES DU N° 3638 - NE PEUT ÊTRE VENDU SEPARÉMENT'. At the bottom left, there are dates: '07-03', '13-03', and '2018'.



L'ESPRIT DE CORPS

Nicolas Bouchaud a dû trouver sa propre voie dans l'univers du théâtre, pour se distinguer de ses parents. Il y réussit grâce à une présence totale.

A en croire Wikipédia, les vingt-cinq premières années de Nicolas Bouchaud ne méritent pas d'être racontées : « Né en 1966 à Antony, il est un acteur français de théâtre depuis 1991 », a lapidairement rédigé une main anonyme sur le site Internet. Elle ne manque pourtant pas d'intérêt, cette séquence de vie trop vite effacée des radars. Elevé par un père auteur et metteur en scène, Jean Bouchaud, et une mère comédienne, Danièle Girard, Nicolas Bouchaud baigne dans le théâtre depuis son plus jeune âge. Il en garde le souvenir un peu flou de spectacles d'Antoine Vitez, vus à l'âge de 13 ou 14 ans, le souvenir ému d'une mise en scène paternelle de la pièce de Roger Vitrac, *Victor ou les enfants au pouvoir*, et le souvenir troublé de sa mère sur les planches, qui devenait alors une autre femme, « avec une voix, précise-t-il, qui n'était pas celle que je lui connaissais à la maison ».

JEAN-LOUIS FERNANDEZ



En couverture

Dans *Le Méridien*, du poète Paul Celan, Nicolas Bouchaud explore l'art d'être acteur.

Mais ce qui reste surtout de cet humus fondateur, c'est le goût de la décentralisation, qui le verra épouser le nomadisme de ses parents : « Mon père a créé ses premiers spectacles à la Comédie de Caen. Lui et ma mère étaient souvent en tournée. Ils ont joué avec Jean Vilar et Roger Planchon. Je les revois coller les affiches de leurs spectacles sur la voiture lorsqu'ils partaient sillonner la France. Ils les collaient même lorsque nous allions en vacances ! » Ce désir d'une culture se propageant loin de la capitale pour gagner les régions excentrées et convertir le peuple à l'art a longtemps orienté les pas de Nicolas Bouchaud : « J'étais alors beaucoup plus missionnaire que je ne le suis désormais. » Aujourd'hui, il l'avoue, il se poserait volontiers à la tête d'un théâtre, « un truc pas trop lourd, à Paris, ou en banlieue ». N'allez surtout pas croire qu'il veuille se transformer en un notable embourgeoisé. Ce n'est pas son genre. Et puis, on ne se défait pas si simplement des générations qui vous ont précédé. Chez les Bouchaud, on a toujours voté à gauche, et même, à l'extrême gauche. Des cousins passés par Force ouvrière et Lutte ouvrière, des parents au Parti communiste, un grand-père syndiqué à la CGT, tout cela laisse des traces et explique sans doute pourquoi, en 2014, l'acteur devient l'ambassadeur tonitruant et efficace des intermittents en colère et du théâtre, service public. Un rôle auquel il ne semble pas prêt de renoncer : « Depuis *Jack Lang*, on crève de l'absence de politique culturelle », assène-t-il soudain, avant de revenir vers son passé en s'interrogeant à voix haute : « La question cruciale est : comment se distinguer de ses parents si on fait le même métier qu'eux ? » Il a fallu trouver la réponse adéquate. Elle engageait une pratique : « Casser les codes en vigueur. » Et elle portait un nom : Didier-Georges Gabily. Avec l'auteur et metteur en scène disparu prématurément, en 1996, Nicolas Bouchaud rejoint une troupe, le Groupe Tchang, et s'engage sur des chemins esthétiques qui lui permettent de dire à ses parents : « Je fais du théâtre, mais pas comme vous. » Alors qu'il avait été refoulé à l'entrée de deux prestigieuses écoles d'art dramatique, faute de correspondre aux emplois en vigueur à l'époque, il ressuscite en entendant les mots de Gabily : « Une des premières choses qu'il m'a dites, c'est de garder en moi le chaos et les contraires, d'avancer avec eux, de les laisser exister. »

Avec le Groupe Tchang, Nicolas Bouchaud a trouvé son port d'attache, sa maison. Il y apprend que les défauts peuvent devenir des forces, que ça ne sert à rien d'être génial sur la scène si celui qui vous donne la réplique est mauvais et que, pour que tout le monde soit bon, il faut se mettre au service d'un projet où le collectif l'emporte sur le singulier : « Je n'ai jamais voulu être un acteur passif, modelé par un metteur en scène et qui ne s'occuperait que de ce qu'il a à jouer. J'ai compris qu'un projet, ce n'était pas que soi avec soi, mais soi avec l'autre. » La leçon est retenue. Il n'y dérogera plus, qu'il incarne le roi Lear, Danton, Galilée, Don Juan, sous la direction de son ami le metteur en scène Jean-François Sivadier, ou tente de philosopher au théâtre en compagnie de la comédienne Judith Henry, sous la houlette de Nicolas Truong (*Projet Luciole* et *Interview*). De spectacle en spectacle, il s'est fait comédien. S'est forgé une voix, un corps, une présence. Sur les plateaux, on le repère. Les cheveux ébouriffés, il surfe sur l'énergie, fixe ses camarades dans les yeux quand il ne vient pas se planter face au public, un sourire sur les lèvres. Il raconte qu'après avoir interprété *La Dame de chez Maxim*, de Feydeau (en 2009), il a flôlé le burn-out : « Cette pièce nous faisait délirer. J'ai donc répété comme j'ai joué, sans jamais baisser d'intensité tellement j'étais heureux. » Sur scène, l'artiste cultive le plaisir comme d'autres font pousser amoureusement leurs fruits et leurs légumes. « S'il n'y a pas de plaisir, il faut rester chez soi ! » Mais ce qu'il aime, surtout, ce sont les questions innombrables que provoque en lui le fait de jouer. Un flux qui s'est accéléré depuis qu'il s'est lancé, en 2010, dans l'aventure des solos. En interprétant les textes de Serge Daney, critique de cinéma (*La Loi du marcheur*), de John Berger, romancier (*Un métier idéal*), de Paul Celan, poète (*Le Méridien*), Nicolas Bouchaud explore l'art de l'acteur. Une traque avec ses codes, ses processus et ses secrets, une enquête invisible, une toile tendue souterrainement entre lui et un public littéralement happé par les représentations. « Les gens ne le savent pas, mais ce ne sont pas eux qui m'écoutent. C'est moi qui les écoute », confie le comédien, dont la disponibilité doit être totale pour qu'opère la magie. Il y a en lui quelque chose du chercheur d'or, du cosmonaute en partance pour l'espace. Sa route, nourrie à « l'intensif », ne marquera pas l'arrêt au premier stop venu. Lorsqu'on lui parle de Comédie-Française, il sourit : « Quand j'aurais 70 ans et qu'ils auront besoin d'un vieux, on verra. Mais d'ici là... » D'ici là, il est sur la piste de l'Acteur. Et n'est pas prêt de lâcher prise. — **Joëlle Gayot**

« La Loi du marcheur »

| Du 7 au 18 mars | Du mar. au sam. 21h, dim. 15h30, relâche les 12 et 13 mars.

« Un métier idéal »

| Du 20 au 31 mars | Du mar. au sam. 21h, relâche les 25 et 26 mars.

« Le Méridien »

| Du 4 au 14 avr. | Du mar. au sam. 21h, dim. 15h30, relâche le 9 avr. | Théâtre du Rond-Point, 2 bis, av. Franklin-D.-Roosevelt, 8^e | 01 44 95 98 21 | 18-33 €.



CULTURE ARTS ET SPECTACLES

SCÈNES

TRILOGIE NICOLAS BOUCHAUD

AU THÉÂTRE DU ROND-POINT,
PARIS (VIII^e). JUSQU'AU 14 AVRIL.

♥♥♥♥ Un des plus impressionnants acteurs français. Chevelure altière, démarche hirsute, arpentant régulièrement une scène qu'il veut domestiquer, tel est Nicolas Bouchaud, qui présente trois spectacles solos au théâtre du Rond-Point – deux ont été vus. *La Loi du marcheur* (le meilleur) est l'adaptation d'*Itinéraire d'un ciné-fils*, entretiens de Serge Daney (plus grand critique français du cinéma *ad vitam aeternam*) avec Régis Debray; il y est question de cinéphilie, de transmission, d'enfance, de *Rio Bravo*, de la façon dont l'imaginaire sur grand écran façonne une personnalité. Passionnant, intelligent, original. Le deuxième est adapté d'un livre de John Berger et Jean Mohr, *Un métier idéal*, témoignage d'un médecin de campagne à la fin des années 1960; un peu moins spectaculaire que *La Loi du marcheur*, mais Nicolas Bouchaud y incarne un texte édifiant auquel il donne la folie nécessaire. Enfin, *Le Méridien* est adapté du livre de Paul Celan, « l'un des plus grands poètes européens. » **E. L.**

Theâtre. La loi du parleur



Le rêve éveillé de Nicolas Bouchaud est de parler, lui-même, pour faire parler « l'Autre ». Photo : Jean-Louis Fernandez

Le rêve éveillé de Nicolas Bouchaud est de parler, lui-même, pour faire parler « l'Autre ». Photo : Jean-Louis Fernandez

Après *La loi du marcheur*, Nicolas Bouchaud est l'acteur d'une étonnante trilogie de la parole cinéma, roman, poésie.

Scène étrange : un comédien professionnel transforme, sous les yeux d'un public d'abord médusé, un spectateur en acteur. Nicolas Bouchaud se penche vers l'intéressé, au troisième rang, et l'invite à le rejoindre sur scène. Petite astuce, tendance démagogique, comme on le pratique dans le Show-biz ? Exactement l'inverse : il lui fait lire quelques lignes du *Roi Lear* de Shakespeare pour qui « le pire ne se retourne que par le rire ». Puis lui demande de recommencer en respirant. Et, encore, une troisième fois, en prenant son temps, en lisant l'extrait comme des vers. La mayonnaise a pris : Bouchaud qui sourit de son bon tour, le public applaudissant l'équilibriste qui n'est pas tombé du fil, l'homme qui, modestement mais réjoui, regagne sa place. L'espace d'un instant, dans la salle Tardieu du Théâtre du Rond Point, un spectateur lambda s'est fait acteur.

Le rêve éveillé de Nicolas Bouchaud est de parler, lui-même, pour faire parler « l'Autre ». Il fait trois pas en avant dans ce « programme ». De spectacles déjà créés, le Théâtre lui a proposé d'en faire une trilogie dans une unité de temps, d'action, et de lieu. Le premier, *la Loi du Marcheur*, regarde, sur l'écran, le *Rio Bravo* de Howard Hawks à l'écoute d'un entretien réalisé avec Serge Daney, le critique à l'époque de *Libération*, par le philosophe-médiologue Régis Debray. *Marcheur*, certes, mais, déjà, *parleur*. Bouchaud ne parle pas du cinéma, il parle le cinéma. Il invite ses spectateurs de théâtre à choisir, à leur tour, leurs films préférés.

Deuxième séance, pas la dernière, le comédien, enchaînant, se met à parler le roman. *Le Métier idéal* de John Berger est celui d'un médecin de campagne, dans l'Angleterre des années 1960. Le Dr Sassal, parcourt bois et prairies, peints en fond de scène, comme une abstraction figurative, pour révéler que, finalement, le meilleur médicament, le préféré de ses consultés, c'est tout bêtement lui-même auquel ils peuvent, librement et humainement, parler. Il a déjà la réponse à la question que pose Gramsci dans ses *Cahiers de prison*, en 1930 : « L'Humanité est-elle réalisée au point de départ ou au point d'arrivée ? »

La Loi du marcheur : dans les pas d'un ciné-fils

Un revox dans un coin, une vieille chaise d'écolier, une bouteille de whisky, un vaste panneau blanc dressé en retrait, au centre de la scène : voilà les simples objets qui vont servir de page blanche et de lieu à la pérégrination mentale et sensible de [Nicolas Bouchaud/Serge Daney](#).

Serge Daney se qualifiait lui-même de ciné-fils, ré-enfanté par le cinéma. « Critique de cinéma », pour lui, c'était « spectateur du monde ». Il avait aimé très jeune cet art : « Ma mère disait... On fait pas la vaisselle, on la f'ra plus tard et on va au cinéma »

Serge Daney fut un grand critique, observateur, amateur, penseur du cinéma, aux Cahiers du cinéma, à Libé, à la radio, dans des essais, des documentaires, à l'écrit, à l'oral, devant des étudiants, toujours en mouvement. L'image fondatrice, pour l'enfant Serge Daney, c'était l'atlas de géographie, la carte « en tant que promesse » et pour l'adulte Serge Daney, « le cinéma, c'est pareil, c'est une promesse, une promesse d'être citoyen du monde, de voyager aussi »... Le cinéma comme lieu autant que comme moteur.



Pieds nus dans ses chaussures souples, pantalon de toile, T-shirt aux manches longues, assis sagement sur sa chaise d'écolier Nicolas Bouchaud s'empare des mots de Daney au point que fugacement on oublie qu'il n'est pas Daney, que cette parole vive n'est pas en train d'être inventée mais a été ingérée puis restituée. D'hésitations en brusques interruptions, de longs développements théoriques en souvenirs d'enfance, d'ellipses en circonvolutions, on navigue dans la pensée alerte et joyeuse de cet homme qui, comme le cinéma, « marche sur deux jambes », celle du populaire et celle de l'intello. La discussion mène aussi bien sur les sentiers du plaisir, des rêves de héros flamboyants que sur ceux d'interrogations existentielles ou morales – ainsi, sur le rôle et le pouvoir des images.

« Choisir le cinéma, c'est choisir une maison qui a deux portes, une porte qui tout le monde prend et qu'il faut prendre, et une autre porte dérobée » : Serge Daney aimait sa maison, et y faisait de salutaires courants d'air en en ouvrant grand ses deux portes !

Nicolas Bouchaud et Eric Didry, le metteur en scène, déploient cette parole dans un dispositif simple, quelque chose de l'ordre de la « conférence gesticulée », un espace dépouillé, quelques accessoires, et toute la place pour les mots et le jeu. Le cinéma y est à la fois objet, sujet, support. Nicolas Bouchaud avec son habituelle agilité alterne la restitution de la parole et des séquences de jeu avec la matière même du cinéma, triturant un extrait de Rio Bravo, s'immisçant dans les images, dans les dialogues, réinventant la scène avec le sérieux fantaisiste d'un gamin qui joue aux cowboys ! Serge Daney se voyait « passeur » (« le cinéma, c'est à peine un métier, c'est un truc de transmission »), Nicolas Bouchaud est lui-même passeur, chamane tranquille qui se fait transmetteur de cette pensée vivante : de l'intelligence en marche.

Marie-Hélène Guérin